

## Prologue

# Sally

*Trente-quatre ans plus tôt*

Sally était consternée. Voilà des années qu'elle faisait la lecture à voix haute aux enfants et subitement sa voix se mettait à trembler. Cela avait commencé en prononçant les mots : « Une femme dans une maison vide », une phrase du poème de Jo, vers la fin des *Quatre Filles du docteur March*. Cette description semblait tellement bien lui correspondre qu'elle en avait perdu la maîtrise de ses cordes vocales.

Elle était en train de lire une histoire à sa fille et dut toussoter pour dissimuler le trouble qui avait altéré sa voix. Installée sur le lit une place, elle poussa délicatement la petite jambe d'Ella à travers la couette et se rapprocha d'elle. Puis elle tourna la page déjà cent fois tournée, inclina le livre vers la lumière de la lampe de chevet et poursuivit sa lecture :

— « Sois digne d'amour, l'amour viendra. »

Émue, elle marqua une pause. Ella releva le bout du nez. Les minuscules halos scintillants de la guirlande électrique posée sur la tête de lit se reflétaient dans ses grands yeux noirs. Sally sourit.

— Toi, ma chérie, tu es digne d'amour, dit-elle en lui pinçant le bout du nez. De tonnes d'amour.

— Toi aussi, maman. Et papa aussi.

Ce que sa fille venait d'ajouter n'avait rien de surprenant. Dans le petit monde d'Ella, il n'y avait pas de maman sans papa. D'ailleurs Sally s'étonnait même d'occuper une place dans ce monde : depuis qu'Ella avait été en âge d'exprimer ses préférences, son papa y avait toujours occupé la première place et Sally s'était efforcée de ne pas s'en offusquer. Dans un sens, elle était même plutôt contente de savoir qu'un lien très fort unissait Neil et sa fille. Aux yeux d'Ella, Neil était le papa parfait, même lorsque, comme cet après-midi-là, il était trop occupé pour venir à sa fête d'anniversaire, qui avait eu lieu chez les Arches au bord de leur piscine. Une telle adoration envers son père laissait penser qu'Ella ignorait tout des disputes de plus en plus fréquentes entre ses parents. Elle ne devait pas avoir non plus remarqué le ton méprisant que son papa employait lorsqu'il s'adressait à sa maman. Ou bien alors elle s'en fichait. Or Sally préférait ne pas envisager cette possibilité, trop désagréable pour elle.

Il était tout à fait normal qu'à cet âge tendre Ella ne se rende pas compte de certaines choses. *Huit ans, c'est l'âge magique*, songea Sally. D'ailleurs c'était précisément pour cette raison qu'elle aimait tant sa classe de CE2 : ses élèves arrivaient à l'âge où, si la vie est encore en grande partie un formidable terrain de jeu, elle commence parfois à prendre une tonalité plus grave. Sally comparait souvent les enfants de cet âge à des papillons qui émergent de leur chrysalide et s'estimait chanceuse de pouvoir jouer un rôle dans cette métamorphose.

— J'aime bien le poème de Jo, déclara Ella.

Elle se saisit du volume des *Quatre Filles du docteur March* que la mère de Sally avait offert à sa fille trente ans plus tôt et se mit à lire d'une voix très légèrement moins haut perchée que celle de la petite fille qu'elle était encore l'année précédente. Elle lut le poème avec hésitation, butant sur certains mots, qu'elle indiquait alors d'un index à l'ongle rongé à sa mère pour que celle-ci les prononce et les lui explique, puis poursuivait sa lecture.

Tandis qu'Ella lisait à voix haute les dernières pages de l'histoire, Sally parcourut du regard la pièce plongée dans la pénombre. Ses yeux s'attardèrent sur le placard et la commode aux poignées roses, puis sur la housse de couette aux motifs de poupées russes. Dans combien de temps Ella exigerait-elle une chambre plus adulte, avec des posters de pop stars dont Sally n'aurait jamais entendu parler ?

Ella lisait à présent d'une voix plus assurée :

— « Oh mes filles, peu importe combien de temps vous vivez, je ne peux pas vous souhaiter un plus grand bonheur que celui-ci ! »

Cette dernière phrase familière toucha profondément Sally. Elle serra Ella dans ses bras et déposa quelques baisers sur le sommet de sa tête, avant de s'écarter de sa fille et de la regarder dans les yeux.

— Alors, ça t'a plu ?

— C'est trop bien ! s'enthousiasma Ella. Je veux être comme Jo quand je serai grande !

Sally se sentit déborder d'amour pour sa fille. Elle glissa une main sous le lit et en tira un exemplaire flambant neuf des *Quatre Filles du docteur March*. Dans un geste empreint de solennité elle tendit le livre à Ella. Meg, Jo, Beth et Amy figuraient sur la couverture.

— Tiens, voici un exemplaire pour toi, que tu pourras garder toute ta vie.

Les yeux d'Ella s'agrandirent démesurément.

— Waouh... Merci, maman.

Elle ouvrit lentement l'ouvrage. Sally retenait sa respiration. Depuis huit ans exactement elle donnait chaque année un livre à sa fille, assorti d'un petit mot manuscrit sur la page de garde. C'était devenu une tradition, dont la portée avait longtemps échappé à Ella, tout du moins les quatre premières années de sa vie. À présent, en voyant à quel point sa fille se réjouissait de découvrir l'inscription et le soin avec lequel elle manipulait le livre, Sally eut la gorge nouée par un sanglot étouffé. Elle observa le visage de sa fille à mesure que celle-ci découvrait les mots écrits avec application.

Quelques secondes plus tard, la petite fille pivota vers Sally et se jeta dans ses bras. Malgré le bain moussant, les cheveux d'Ella sentaient encore le chlore de la piscine. Sally revit la bouille ravie de sa fille, main dans la main avec ses copines, leurs sauts dans la piscine, leurs jeux, leurs rires, leur expression de joie à l'état pur. Elle rangea ce souvenir dans son album mental des moments à ne jamais oublier. Elle se demandait comment Neil pouvait choisir d'aller travailler, ou de faire autre chose, plutôt que de passer une journée comme celle-ci avec sa fille unique.

Elle tenait encore Ella dans ses bras lorsqu'elle entendit la porte d'entrée se refermer, puis les pas de son mari sur le trottoir de Circus Street, qui s'éloignaient. Elle redoutait qu'Ella lui demande où son papa allait à cette heure-là. Sally ne le savait pas. Mais elle avait sa petite idée.

Soulagée qu'Ella ne posât aucune question, Sally enfonça son visage dans les cheveux de sa fille et lui murmura à l'oreille :

— Bon anniversaire, Ella. Bon anniversaire, ma chérie.

Comme elle prononçait ces mots, elle s'interrogea : que pourrait-elle bien faire pour empêcher leur petite famille de se déliter ? Ce qui comptait, pour l'heure, c'était qu'Ella ne voie pas ses larmes.

# Ella

## *Présent*

La sonnerie stridente de son téléphone retentit dans la cuisine ouverte et fit sursauter Ella. Elle venait de se servir son premier café de la journée. Si elle était la reine du monde, elle s'arrangerait pour qu'aucun appareil ne soit activé avant que son corps n'ait absorbé sa première dose de caféine. Elle jouait souvent à ça, dans sa tête, « Si j'étais la reine du monde, je... ». Un petit jeu qui ne la menait jamais nulle part. Le portable continuait à sonner.

Le nom de Glenda s'était affiché sur l'écran. Ella grimaça. Elle fit un rapide calcul ; il était 7 heures du matin ici à Sydney, soit 22 heures à Londres. Pourquoi la voisine de sa mère l'appelait-elle à cette heure-là ? Elle arracha le portable de son chargeur et décrocha.

— Bonjour, Glenda.

— Ella, bonjour. Tu vas bien ?

La voix glaciale de Glenda avait conservé ses inflexions métalliques d'antan. Un petit déjeuner professionnel attendait Ella, elle n'avait pas le temps de papoter. Elle avala une gorgée de café et d'un petit signe de la main

salua Charlie, en tee-shirt et caleçon, qui descendait l'escalier. Pourquoi son mari ne pouvait-il pas, comme tous les gens bien élevés, enfiler un pantalon avant de descendre à la cuisine ? Leur vaste pièce de vie était bordée de baies vitrées et si un livreur quelconque venait à passer dans la rue, il ne manquerait pas d'apercevoir Charlie dans cette tenue à la limite de la décence.

— Glenda, je peux te rappeler plus tard ? J'ai une réunion...

— C'est ta mère, la coupa Glenda. Elle a fait une chute, assez grave.

Ella posa sa tasse.

— Une chute ?

Sally n'avait que soixante-douze ans. La dernière fois qu'Ella l'avait vue, en FaceTime, elle semblait en parfaite santé. C'était... quand, déjà ? La semaine dernière ? Celle d'avant ? En tout cas elle n'avait pas l'air fragile ou affaiblie. Elle prenait encore son vélo pour tous ses déplacements. Le vélo. Une chute de vélo, à tous les coups. Ella lui avait bien dit que faire du vélo dans Londres n'était pas raisonnable, elle le lui avait même dit à plusieurs reprises.

— Et qu'est-ce qu'elle a exactement ? Elle est tombée de vélo, c'est ça ?

Charlie s'était approché d'elle, les sourcils froncés.

— Non, ça fait un moment que je ne l'ai pas vue sur son vélo. Je sors de l'hôpital, là.

Charlie se tenait trop près d'elle et plissait les yeux comme s'il exigeait des réponses d'Ella alors qu'elle-même ne comprenait rien à cette histoire. Elle lui tourna le dos et fit quelques pas vers la baie vitrée qui s'étendait

sur toute la hauteur du mur. Elle colla le téléphone à son oreille et son regard se perdit dans la vallée.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qu'elle a ?

Sentant Charlie toujours derrière elle, exaspérée, Ella mit l'appel sur haut-parleur et brandit le téléphone dans sa paume. La voix de Glenda résonna dans la pièce :

— Elle est au bloc opératoire.

— Au bloc op... ?

Ella se sentit vaciller. La main de Charlie se posa sur son épaule et, pour la première fois depuis une éternité, Ella ne ressentit pas le besoin de le repousser.

— Qu'est-ce que... ?

— Elle s'est cassé le poignet droit, enfin il y a une sorte de fracture, je ne sais plus trop la différence... En tout cas, ils vont lui mettre des broches, je crois... Je ne me rappelle plus mot pour mot ce que le médecin a dit, mais apparemment ce n'est pas évident que...

— Mais le reste, ça va ?

— Pas vraiment, non. Elle a un poignet de cassé et deux doigts de l'autre main, précisa-t-elle avec une pointe d'irritation dans la voix. Elle était très choquée, vois-tu, et ça m'a fait beaucoup de peine de la voir dans cet état, aussi vulnérable.

Un goût amer de café remonta dans la gorge d'Ella. « Vulnérable » n'était pas un terme qu'elle aurait elle-même utilisé pour décrire sa mère, or Glenda connaissait Sally aussi bien qu'elle, voire mieux, donc elle devait bien savoir ce qu'il en était réellement. Ella se figura sa mère étendue sur une table d'opération et fut saisie d'un léger vertige. Elles n'étaient pas très proches, toutes les deux, certes, mais se dire que sa mère souffrait, et qu'elle était seule, ne lui plaisait pas du tout.



— C'est seulement les mains ou elle a d'autres blessures ?

— Des hématomes sur le visage. C'est un miracle qu'elle s'en sorte avec seulement quelques fractures aux mains. Et il faut voir l'état de sa maison, Ella ! Il va falloir que quelqu'un vienne s'occuper de ça.

— Mais que s'est-il passé exactement ?

Ella revit la maison où elle avait grandi. Une belle demeure de style géorgien, dans un état de décrépitude avancé la dernière fois qu'elle y avait mis les pieds, et cela remontait déjà à plusieurs années. Ella lutta contre un sentiment de culpabilité qui cherchait à s'immiscer en elle. Ce n'était tout de même pas sa faute si elle ne se sentait plus chez elle dans cette maison.

— Elle a laissé son bain couler.

Ella leva les yeux au ciel puis regarda Charlie, Charlie et son air imperturbable, sérieux.

— D'après ce que j'ai compris, continua Glenda, elle s'est précipitée dans la salle de bains quand elle s'est rappelé qu'elle n'avait pas arrêté le robinet, elle a glissé sur le carrelage inondé et a essayé d'amortir sa chute avec les mains.

Ella avait plaqué une main sur sa bouche. Elle visualisait la scène : l'eau qui déborde de la baignoire à pattes de lion, qui se répand sur les dalles noires et blanches, sa mère toute menue qui entre en trombe, dérape, glisse et tombe en avant, les bras tendus devant elle. Les os qui craquent.

Charlie prit le téléphone dans sa main et colla sa bouche au micro de l'appareil.

— Glenda, bonjour, c'est Charlie. Ella est un peu secouée, évidemment, mais je peux en savoir plus ?

— Ah, bonjour Charlie, dit Glenda d'un ton radouci.

Cela arrivait souvent, surtout avec les femmes d'un certain âge, qui le trouvaient toujours absolument charmant. C'était sa voix, apparemment. Et Charlie était le genre d'homme qui regarde les femmes dans les yeux quand elles lui parlent, et qui les écoute vraiment. Un spécimen rare, surtout à Sydney. Ella l'observa en se demandant depuis combien de temps elle avait cessé d'apprécier sa capacité à accorder toute son attention à autrui. Désormais, la façon qu'il avait de parler de tout et de rien lui semblait plutôt trahir un certain manque d'efficacité. Personne n'avait plus le temps de bavarder tranquillement, en caleçon ou en chemise de nuit. Pas *elle*, en tout cas. D'ailleurs, même à cet instant Ella pensait à l'heure qui tournait.

— Elle s'est cogné la tête ? questionna-t-il.

— Oui, elle a dû se cogner la tête en se cassant la figure mais les médecins n'ont pas eu l'air de s'inquiéter en voyant le bleu sur sa joue. Ils ont surtout vérifié qu'il n'y avait pas de commotion cérébrale. Ils ont fait un tas d'examen, scanner, tout ça. Apparemment, elle a une sorte d'infection mais ils lui ont donné des antibiotiques. Le problème, c'est qu'avec les deux mains esquinées comme ça, elle va être très handicapée pendant un bon bout de temps.

Ella comprit tout de suite le tournant qu'allait prendre cette conversation et reprit le téléphone en main.

— Glenda, je ne sais pas comment vous remercier de tout ce que vous faites pour ma mère. C'est vraiment génial que vous puissiez vous occuper d'elle.

— Je fais ce que je peux, ma petite Ella, mais...

La ligne se fit silencieuse. Ella ferma les yeux. Elle savait ce qui l'attendait.

— ... C'est le 1<sup>er</sup> mai dans quelques jours.

Charlie, qui ne voyait pas où Glenda voulait en venir, haussa les épaules. Ella, en revanche, comprit aussitôt ce à quoi Glenda faisait allusion. Elle aussi avait été sa voisine quand elle était enfant et elle se souvenait distinctement des nombreuses fois où, sur le trottoir, devant leur maison, elle avait dit au revoir à Glenda et à son mari avant que le couple monte dans un taxi et parte, comme chaque année, pour un mois à Antibes.

— Votre vol est prévu pour quand ?

— Dans deux jours. Je suis désolée, Ella, mais la maison en France m'attend. Des amis sont censés me rejoindre là-bas. Je ne peux vraiment pas...

— Non, non, bien sûr, je comprends, dit Ella avec une moue gênée. Je comprends tout à fait. Et j'imagine qu'il n'y a personne d'autre à qui...

— La maison de l'autre côté est occupée par des étudiants en colocation, maintenant, expliqua Glenda. Ça m'étonnerait qu'on puisse compter sur eux. L'une des gamines est américaine et sa famille doit être sacrément riche parce qu'ils ont carrément acheté la maison pour que leur fille puisse s'y installer avec ses amis, le temps qu'elle fasse ses études. Tu imagines un peu !

Non, Ella n'imaginait pas. Aujourd'hui, une maison dans Circus Street devait coûter une véritable petite fortune. Elle savait que déjà, dans les années 1970, ses parents s'étaient saignés aux quatre veines pour pouvoir s'offrir ce bien immobilier, alors qu'ils travaillaient tous les deux à plein temps et que son père était associé au sein du cabinet d'avocats qui l'employait.

— Et puis tu sais... ta mère ne voyait plus grand monde ces derniers temps.

Encore un élément qui ne collait pas du tout à l'image qu'Ella avait de sa mère. Ses souvenirs à elle étaient ceux d'une femme qui organisait les réunions du comité de West Greenwich Library et des sorties pour les commerçants du marché du coin, qu'elle affectionnait particulièrement. C'était d'ailleurs en grande partie pour cette raison qu'Ella ne se sentait pas coupable de vivre à l'autre bout du monde. Sa mère ne se sentirait jamais seule sans elle, voilà ce qu'elle s'était dit en partant. Elle était trop occupée pour que sa fille lui manque.

— Elle a besoin de toi, Ella.

Ella regardait par la fenêtre. Le ciel était encore bleu, mais, à l'approche du mois de mai, il commençait à faire moins chaud. Dans peu de temps, il faudrait qu'elle se rappelle de prendre une veste quand elle partirait travailler, et bientôt, le matin elle quitterait la maison avant le lever du soleil et ne rentrerait le soir qu'à la nuit tombée. Willow dormirait déjà.

Elle revit Londres au printemps, les arbres en bouton dans le jardin privatif, au milieu de Gloucester Circus. Elle vit aussi sa mère dans un lit d'hôpital, seule.

— Elle est à Lewisham Hospital ? Vous pouvez me donner le numéro, Glenda ?

Charlie ouvrit un tiroir, en sortit un calepin et un crayon qu'il laissa sur le plan de travail de la cuisine. Ella posa son téléphone et nota, d'une main fébrile, le numéro du service dans lequel sa mère avait été admise.

— Merci, Glenda. Je vous tiens au courant dès que j'ai décidé de... ce que je vais faire. Merci encore et à très bientôt.

Elle coupa l'appel et poussa un énorme soupir qui lui gonfla les joues. En levant les yeux vers Charlie, elle comprit qu'il s'apprêtait à la prendre dans ses bras. Elle esquiva et fila droit vers le placard, sous l'escalier, où elle récupéra son sac à main suspendu à une patère. Charlie avait peut-être le temps de l'enlacer, lui, mais pas elle. Si elle était la reine du monde, elle ferait porter à tout le monde une sorte de signal visuel sur le front : un système de feu de circulation qui serait vert quand on a le temps de se faire un câlin prolongé, orange pour une accolade rapide, et rouge quand on veut qu'on vous foute la paix. Son système à elle était bloqué sur le voyant rouge et, pour couronner le tout, elle se retrouvait avec une source de stress supplémentaire.

— Après ma réunion je regarderai si on peut organiser une prise en charge. On en reparle ce soir.

— Tu ne pourrais pas aller bosser un peu plus tard, aujourd'hui, et réfléchir à tout ça maintenant ?

— Non, j'ai une réunion autour d'un petit déjeuner.

Sans trop savoir pourquoi, elle ressentait le besoin de sortir de cette maison. Elle savait pourtant pertinemment qu'elle aurait dû annuler sa réunion, appeler l'hôpital et réserver un vol pour Londres. Voilà ce qu'il fallait faire. C'était ce que sa conscience lui dictait. Cependant, les gens n'écoutent pas toujours leur conscience et si quelqu'un en savait quelque chose, c'était bien sa mère.

— Comment ça, une prise en charge ? On ne parle pas d'une petite vieille grabataire, me semble-t-il. Sally a eu un accident, c'est tout. C'est du court terme. Et c'est maintenant qu'elle a besoin de toi.

Charlie s'était exprimé d'une voix douce, ce qui n'arrangeait rien.